
LA CONNAISSANCE D'UN PASSÉ AUSSI LOINTAIN QUE LE MOYEN ÂGE A-T-ELLE UN SENS?

Nathalie Tresch

L'histoire a toujours été considérée comme l'une des matières incontournables dans toute éducation réussie. Il n'est d'écolier français qui ignore que nos ancêtres étaient les Gaulois et que la Révolution de 1789 a posé les bases de la république actuelle. Toutefois, on peut se demander à quoi sert cette connaissance du passé, en particulier celle d'une période aussi distante que le moyen âge. D'aucuns diront qu'une telle connaissance ne sert à rien et que de toute manière elle est rendue impossible par le passage du temps (I). D'autres au contraire jugeront utile de nuancer une telle conception et considérerons que la connaissance du passé, qui est le travail de l'historien, est non seulement possible mais indispensable pour comprendre le présent (II). Sans doute, comme c'est souvent le cas, la vérité se trouve-t-elle dans la nuance et le juste milieu, qui voit la connaissance du passé comme une chose souhaitable mais dont la subjectivité appelle à la prudence (III).

UNE CONNAISSANCE IMPOSSIBLE ET INUTILE

Pour beaucoup, la connaissance du passé ne sert à rien si ce n'est à satisfaire notre curiosité et à nous distraire. Ainsi, on ne sait quasiment rien de la vie d'un auteur comme Chrétien de Troyes, dont l'œuvre est pourtant fondamentale dans l'histoire de la littérature, puisqu'il est considéré comme le premier romancier médiéval¹. Il aurait vécu de 1135 à 1185 et aurait été membre du clergé, peut-être chanoine de la cathédrale de Troyes. Il va connaître une brillante carrière

¹ *Chrétien de Troyes, œuvres complètes*, Gallimard, coll. La Pléiade, 1994, introduction.

d'écrivain à la cour de Champagne, au service de Marie, épouse de Henri de Champagne et fille d'Aliénor d'Aquitaine et du Roi de France Louis VII. Plus tard, pour des raisons qui restent en grande partie obscures, il rejoint la cour du Comte Philippe de Flandres. On suppose qu'il accompagne ce dernier en croisade et qu'il va périr à ses cotés. Certains diront que le peu que l'on sait de lui suffit largement et que d'en savoir plus n'apporterait rien à l'intérêt ou au plaisir que l'on prend à lire ses romans.

En outre, le moyen âge est une période révolue et distante. Or, si l'historien veut prétendre à l'objectivité, il se trouve face à un problème quasi-insurmontable : celui de vérité des faits qu'il relate. On peut affirmer d'emblée qu'il ne rencontre dans sa pratique, c'est-à-dire dans son travail d'historien, jamais le réel lui-même, tel qu'il s'est déroulé effectivement, mais des événements supposés. On fait là référence à la différence habituelle entre l'historien et le journaliste. Dans la mesure où l'historien ne peut être, par définition, le contemporain de l'événement qu'il relate ou interprète, dans la mesure où il y a nécessairement une distance temporelle entre lui et l'époque qu'il cherche à étudier et à comprendre, rien ne peut garantir que la réalité était effectivement telle qu'il la représente. La différence entre l'événement qui a réellement eu lieu et l'événement supposé tient exclusivement à l'intervention de l'homme, c'est-à-dire au discours et à l'imagination de celui-ci.

Dès qu'il y a un intermédiaire, et plus particulièrement un intermédiaire humain, entre une personne et le fait lui-même, cette personne est contrainte à ne considérer cette occurrence que de manière hypothétique. Or l'historien est celui qui travaille toujours à partir

Pour la plupart d'entre nous le moyen âge est une période révolue, distante, de peu d'intérêt et impossible à connaître. Cet article, en s'appuyant sur quelques exemples tirés de la littérature et de la société médiévale, a pour but de montrer que non seulement une telle connaissance est possible mais souhaitable.

YFIRLIT

Une connaissance impossible et inutile.....	37
Une connaissance possible et indispensable	38
Une connaissance souhaitable mais relative	40
Conclusion	41
Bibliographie.....	41

d'intermédiaires. Ses matériaux – archives, témoignages...- ne sauraient prétendre à l'authenticité absolue dans la mesure où ils sont toujours transmis à travers le temps et, partant, toujours sujets à caution. En fondant ses analyses et ses interprétations sur ces documents, il ne peut jamais rencontrer la réalité elle-même, à moins d'être historien de son propre présent, ce qui contredirait la définition même de l'histoire. Il y a donc un fossé irréductible entre la prétendue histoire du monde que désire raconter le savant et la réalité historique véritable qui demeure insondable. Son discours reste par conséquent fragile et peu fiable, d'abord parce que, comme nous l'avons vu, les actions, les faits, les événements qu'il étudie ne portent jamais en eux la preuve qu'ils ont existé tel que l'on suppose après-coup qu'ils ont eu lieu - et ceci vaut aussi pour les causes ou les mobiles qui ont présidé à ces événements -, ensuite parce que l'historien ne peut émettre que des opinions à leur sujet et non des jugements sûrs et fondés absolument.

De plus, il ne faut pas écarter l'idée que la vérité peut être tronquée de manière intentionnelle. Ainsi Chrétien de Troyes affirme que l'histoire de son roman *Cligès* lui a été inspirée par un livre qu'il aurait trouvé à la bibliothèque de l'église Saint-Pierre à Beauvais. Or les historiens pensent aujourd'hui que ce livre n'a jamais existé, en tout cas, personne n'a pu le localiser et que l'auteur se targue de cette fausse source dans la mesure où elle paraît bien supérieure, dans l'esprit de l'époque, à une éventuelle inspiration orale née de l'imagination des conteurs². Cette « création de l'histoire » existe dans bien des domaines. De la sorte, on sait qu'au moyen âge, le pouvoir royal souffrait d'une faiblesse chronique. Bien des seigneurs étaient plus puissants que les rois eux-mêmes. Or, pour asseoir leur autorité et renforcer leur légitimité, certains ont eu l'idée de recourir à l'histoire. Ainsi, la dynastie des Plantagenêt, rois d'Angleterre et descendants de Guillaume, duc de Normandie, régnaient sur un pays saxon, souvent hostile. Aussi avaient-ils

le souci d'exalter leurs origines en les enracinant dans l'Antiquité. A la genèse du mythe se trouve l'*Historia regum Britanniae* du Breton Geoffroy de Monmouth qui commence avec Brut, l'arrière petit-fils d'Enée, fondateur du royaume d'Angleterre et ancêtre du célèbre roi Arthur.³ Par la suite, de nombreuses œuvres vont magnifier la généalogie des Plantagenêt, mais la plus célèbre reste *Le roman de Brut*, dédié par Wace à Aliénor, reine d'Angleterre. Cet auteur va introduire dans l'histoire la légende de la Table ronde et faire du roi Arthur une figure emblématique de la chevalerie, un roi en tous points parfait, héros incontestable. On sait aujourd'hui que ce monarque n'a jamais existé en tant que tel, mais on garde la trace d'un chef breton du même nom, qui aurait été connu pour sa valeur au combat.

De là à dire que la connaissance du passé est non seulement inutile mais néfaste il n'y a qu'un pas qu'il faut pourtant se garder de franchir car dans l'histoire tout n'est pas inaccessible ou mensonger⁴, loin de là.

UNE CONNAISSANCE POSSIBLE ET INDISPENSABLE

Les progrès techniques ont puissamment contribué à rendre plus précises et plus objectives les données de l'historien et par conséquent, ses interprétations. On songe à cet égard aux avancées considérables en matière de datation par exemple, grâce la maîtrise de la radioactivité. De plus, aidé par l'informatique, disposant de banques de données considérables, l'historien du 21^{ème} siècle paraît en mesure de traquer le réel plus rigoureusement que ses ancêtres et de le restituer avec bien davantage de précision.

On peut donc, même si c'est de manière indirecte, voire fortuite, espérer s'approcher de la réalité des faits. Cela

³ Cf. Daniel Poirion (sous la direction de), *Précis de littérature française du Moyen Age*, Presses Universitaires de France, 1983, p. 101 et s.

⁴ Même ce qui est mensonger peut avoir une grande valeur informative, pour peu que l'on cherche les causes du mensonge.

est particulièrement vrai lorsque l'on songe à certains types de documents qui ne doivent rien à la fiction, tels les documents juridiques. Vu leur importance, il n'est pas excessif de penser qu'ils étaient conservés avec un soin particulier et qu'ils nous soient parvenus relativement intacts. Du moyen âge nous sont restés par exemple les minutes du procès de Jeanne d'Arc datant de 1431⁵ ou les fameux Serments de Strasbourg, contrats d'assistance mutuelle prêtés le 14 février 842 par deux des petits fils de Charlemagne, à savoir Charles le Chauve et Louis le germanique contre leur frère Lothaire. Les Serments ont été déclarés et écrits en langue romane et en langue tudesque, par chacun des deux monarques dans la langue de son frère. L'une des versions est considérée comme le premier texte en langue romane écrite et nous apporte donc de précieux renseignements quant à l'évolution linguistique.

On a vu par ailleurs que l'on sait peu de choses de la vie de Chrétien de Troyes. Pourtant il semble que la connaissance de la biographie d'un écrivain soit un outil utile, parmi d'autres, pour comprendre son œuvre. Le contexte historique, esthétique et philosophique joue toujours un rôle et si on peut aborder une œuvre sans connaître son contexte, lorsque l'on a aimé cette même œuvre, on cherche souvent à mieux la comprendre et tous les éclairages deviennent alors intéressants. Par suite, on aimerait savoir si Chrétien est effectivement l'auteur des deux parties si différentes du *Conte du graal* et pourquoi il n'a jamais achevé son roman⁶. A-t-il été interrompu par sa propre mort ou alors la mort de Philippe de Flandres, commanditaire de l'œuvre, a-t-elle dissuadé l'auteur de poursuivre l'exploration d'un thème qui ne l'intéressait pas vraiment ? Une telle connaissance pourrait éclairer son travail. On peut même dire que certaines œuvres ne se comprennent vraiment que par rapport à un événement ayant marqué la vie de l'auteur. A cet égard on peut citer *La*

⁵ *Le procès de Jeanne d'Arc*, lycos.fr/abbayestbenoit/jeanne, consulté le 7 novembre 2007.

⁶ Bérout, *Tristan et Yseut*, Folio classique, 1989.

² Chrétien de Troyes, *œuvres complètes*, préc. p. 1116

ballade des pendus de François Villon, liée à la condamnation à mort de l'auteur.⁷

Lorsque les faits eux-mêmes restent insaisissables, cela ne condamne pas nécessairement l'histoire à l'inutilité. Dans la mesure où leur interprétation existe, elle n'en est pas moins précieuse pour l'historien qui accepte de reconnaître la relativité de sa discipline. On peut aller jusqu'à affirmer qu'un événement historique ne vaut rien par lui-même : il vaut, aux yeux du spécialiste, par les effets qu'il engendre ou par la compréhension des causes dont il résulte. C'est la causalité historique. Or, de ce point de vue, ce qui a de l'effet en histoire, c'est la manière par laquelle les hommes se représentent un fait, l'imaginent ou le supposent, et qu'importe alors la réalité objective de cet événement. Il est vrai que l'histoire fourmille de tels événements supposés, aux effets considérables. Ainsi, selon que l'on considère que Jeanne d'Arc était une envoyée divine destinée à sauver le Royaume de France, une affabulatrice qui a su profiter d'une situation politique particulièrement instable ou une schizophrène portée par les circonstances et l'ignorance de ses contemporains, on va avoir une toute autre interprétation de cet épisode historique. Nul ne sait ce qui s'est réellement passé à Domrémy, ni quel a été le rôle effectif de Jeanne d'Arc dans l'histoire de France⁸. Cependant, celui qui étudie et veut comprendre comment la jeune femme est devenue un personnage mythique, qui, d'après Michelet est le premier à rassembler les Français autour d'un sentiment national ; et comment cette égérie de la nation a pu être récupérée par le régime

de Vichy puis par le Front National, doit se servir de la connaissance du passé qu'il a à sa disposition. Peu importe alors ce qu'était Jeanne en réalité, c'est l'image que l'on s'en fait qui est importante et cette image vient de ce que nous en disent les historiens, elle vient de la représentation qu'eux-mêmes en ont. On en arrive donc à un point fondamental de la question à étudier : la connaissance du passé sert à comprendre le présent. Cela se vérifie particulièrement dans le domaine politique et sociologique. Ainsi, nombre de politologues utilisent l'histoire pour expliquer des phénomènes actuels. On songe par exemple au terrorisme islamiste qui semble se développer en Occident. Certains voient dans cette haine un phénomène qui aurait pris racine au moyen âge avec les croisades. Il est vrai que de nombreux chrétiens de toutes classes sociales voient à l'époque comme un devoir sacré de se rendre en Terre sainte pour tenter de libérer le berceau du christianisme de la domination « barbare ». La croisade est fondée sur la notion juridique de légitimité de la guerre contre l'infidèle et sur l'image d'un Orient riche et pervers⁹. Or, pour arriver à leurs fins les chrétiens n'ont pas hésité à massacrer de nombreuses personnes, civiles et militaires jusqu'au moment où ils ont put établir leur gouvernement sur Jérusalem. La connaissance historique de « vingt siècles d'affrontement au nom de Dieu »¹⁰ peut éclairer des combats qui se poursuivent encore aujourd'hui sous d'autres formes et dont les terroristes eux-mêmes se réclament parfois pour légitimer leurs agissements.

Nous venons de faire référence à des faits du passé, dont on peut raisonnablement supposer qu'ils sont fondés sur une réalité plus ou moins exacte. Qu'en est-il alors de la littérature ? Faut-il la discréditer en tant que source historique dans la mesure où elle est le fruit de l'imagination des auteurs ? On a vu que l'histoire comporte en tout état de cause une part

non négligeable de subjectivité, d'interprétation. Or, on peut très bien considérer la littérature sous cet angle et la voir comme un miroir de la société de l'époque. Après tout, on imagine bien que les historiens du futur utilisent comme source un roman tel que *Les particules élémentaires* de Houellebecq et qu'ils y voient une critique acerbe des mœurs de notre époque. Or, la littérature du moyen âge peut être une indication précieuse de ce point de vue. Celui qui s'intéresserait au statut de la femme dans la société actuelle et aux difficultés qu'elle peut encore rencontrer à s'affirmer pleinement en tant qu'égal de l'homme, peut trouver un intérêt à faire remonter sa recherche autant que possible dans le temps. Si l'on prend en exemple la littérature courtoise on a une image sublimée de la femme. Elle est belle, riche, parée de toutes les qualités morales et surtout elle domine son amant, qui doit se soumettre au moindre de ses caprices¹¹. Est-ce là une image fidèle de la condition féminine au moyen âge ? Certes, il y avait bien une infime minorité de femmes qui pouvaient prétendre à ce statut, telle peut-être Aliénor d'Aquitaine qui fut d'abord l'épouse du Roi de France puis celle du Roi d'Angleterre et qui bénéficiait sans doute d'un certain pouvoir, mais cela ne saurait être la règle. On sait par contre, ou du moins on le suppose, que nombre de romans courtois étaient commandés par des dames de la noblesse qui s'ennuyaient certainement dans leurs châteaux, pendant que leurs maris étaient à la guerre. On peut donc en conclure – on en revient à l'histoire en tant que science de l'interprétation plus que du réel – que les œuvres de la littérature courtoise traduisent plus une aspiration qu'un état de fait. Déjà les femmes de l'époque étaient suffisamment insatisfaites de leur sort pour chercher une évasion dans la littérature. Concernant les fabliaux¹² et

⁷ Villon est condamné à être pendu et il attendra plusieurs jours avant de savoir que sa peine est remise. Il lui en reste un sentiment à la fois d'effroi devant la mort et de communion avec les pendus. Il l'exprime dans la ballade qui a pour titre *L'Épitaphe en forme de Ballade que fit Villon pour lui et ses compagnons, s'attendant à être pendu avec eux*. Cf. Anne Armand, *Moyen Age, XVI^e siècle*, Itinéraires Littéraires, Hatier, 1988, p. 121 s.

⁸ Sur le rôle de Jeanne d'Arc, cf. Jean-Philippe Genet, *Le monde au Moyen Age*, Hachette, 1991, p. 226. Il considère que le rôle de Jeanne d'Arc a été plus psychologique que militaire.

⁹ Jean-Philippe Genet, *Le monde au Moyen Age*, préc. p.104 et s.

¹⁰ Dossier *La Bible et le Coran, 48 pages pour éclairer les déchirements de notre histoire et les enjeux d'aujourd'hui*, Le Nouvel Observateur, 25 décembre 2003 – 7 janvier 2004.

¹¹ Sur la littérature courtoise c.f. V.-L. Saulnier, *La littérature française du moyen âge*, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je, 1962, p. 39 et s.

¹² Les fabliaux sont contemporains de la littérature courtoise, c.f. Anne Berthelot et François Cornilliat, *Littérature, moyen âge, XVI^e siècle*, Nathan, 1988, p. 119 et s.

plus tard les farces¹³, l'image qu'ils nous donnent de la femme et de sa condition semble plus proche de la réalité¹⁴. La femme y est souvent décrite de manière négative. Elle est sensuelle, pécheresse, pleinement héritière d'Eve. Cela est notamment visible dans le fabliau *Le vilain de Bailleul* de Jean Bodel¹⁵ et dans la *Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse du cuvier*, de Garin¹⁶. Cette dernière œuvre est particulièrement intéressante puisque l'on y pressent, sous couvert de comique et de critique de la femme, une forte aspiration féministe.¹⁷ La description des tâches ménagères de la femme y est poignante de réalisme et n'est pas sans évoquer la condition actuelle de bien des femmes dans le monde. Elle permet aussi de mieux comprendre dans quel passé lointain une telle soumission puise ses racines, le moyen âge faisant ici office de simple relais avec des temps plus anciens encore. Il en va de même pour le thème encore d'actualité de la mal-mariée, une femme qui, telle Yseut, est donnée en mariage à un homme qu'elle n'aime pas¹⁸. Ce motif sert à comprendre les sentiments qu'une telle femme peut ressentir mais il peut aussi, à l'inverse, être utilisé pour justifier une telle pratique car certains diront, que, dans la mesure où cela a toujours existé, il n'y a aucune raison pour que cela change. Les exemples pourraient être infinis de domaines dans lesquels la connaissance du moyen âge peut éclairer notre compréhension du présent. On peut encore citer l'obscurantisme dans lequel Perceval est maintenu par sa mère. Il est, au début du *Conte du graal*, dans un état

d'ignorance totale qui le rend vulnérable à toutes les influences et incapable de juger du bien et du mal, d'analyser son environnement et de tirer pleinement profit de ce qu'il voit ou apprend. On se souvient que lorsqu'il commence enfin à s'ouvrir au monde il a tellement peu l'esprit formé à l'apprentissage qu'il prend tout au pied de la lettre, sans discernement.¹⁹ La mise en garde contre un tel mode d'éducation que l'on pourrait formuler ne s'en trouverait que renforcé par un exemple tiré du passé, fût-il littéraire²⁰. D'ailleurs, le moyen âge est une période particulièrement riche pour qui s'intéresse à l'éducation. C'est à ce moment que le système scolaire prend forme, que fleurissent les premières écoles monastiques, puis, vers 1100, qu'apparaissent les premières écoles au sein des cathédrales et aux environs de 1200 que sont fondées les premières universités. De nos jours encore, la matière étudiée détermine le choix de la « faculté » comme au temps du moyen âge. C'est aussi au moyen âge que se trouvent les sources les plus marquantes de la théologie chrétienne avec Saint Thomas d'Aquin²¹ qui tente de concilier la philosophie d'Aristote avec le christianisme, en niant la contradiction entre le message de la raison (ou de la philosophie) et celui de la révélation (ou de la foi). Thomas va jusqu'à prétendre que la métaphysique d'Aristote lui permettrait de prouver l'existence de Dieu.

On peut en conclure que la réflexion, quel que soit le domaine sur lequel elle porte, ne peut se trouver qu'enrichie par une connaissance aussi vaste que possible.

UNE CONNAISSANCE SOUHATABLE MAIS RELATIVE

Toutefois, il faut garder à l'esprit que si l'histoire est dans une certaine mesure une science, celle de la connaissance du passé, elle ne peut prétendre à la même objectivité que les sciences exactes. Elle ne peut dégager des lois et donc prévoir l'avenir. Elle est la science du singulier, de ce qui ne se répète jamais deux fois exactement de la même manière. Si le fait historique n'est pas observable, on peut toutefois le reconstruire à partir de ses traces présentes, à partir des documents qui subsistent. Mais pour qu'ils soient utilisables par les historiens d'aujourd'hui, il faut les soumettre aux opérations de la critique. Il faut donc faire d'une part la chasse aux falsifications, aux ajouts ultérieurs et traquer les contradictions éventuelles d'idées, les différences de style. D'autre part, il faut étudier la vérité du document lui-même et, pour cela, s'efforcer de confronter des témoignages indépendants dont la non-contradiction peut être gage de vérité. En sus de ces témoignages il y a aussi les vestiges du passé que l'archéologie découvre et interprète.

Mais si l'historien ne délivre que des opinions, si son interprétation et son analyse des faits historiques se réduisent à n'être que l'expression de sa subjectivité, quelle valeur peut-on lui accorder ? C'est bien le caractère scientifique de l'histoire qui est en cause. On ne peut accuser l'historien d'émettre des opinions mais on peut lui reprocher de faire croire que ses opinions sont en réalité des jugements absolus et d'engendrer ainsi des illusions quant à l'histoire réelle. On peut lui reprocher la mystification éventuelle à laquelle il se livre en faisant passer l'histoire de la représentation du monde pour son histoire réelle.

Car, là encore, ce qui importe ce sont les effets. Si l'opinion émise par l'historien sur tel ou tel événement historique supposé était sans conséquence, on ne s'en offusquerait pas. Mais dans la pratique, c'est à partir de telles opinions que les hommes sont amenés à agir ou à penser. Ainsi

¹³ Les farces apparaissent au 14^{ème} siècle, c.f. Anne Berthelot et François Cornilliat, *Littérature, moyen âge, XVI^{ème} siècle*, préc. p. 158 et s.

¹⁴ Il s'agit bien sûr de la réalité de l'image de la femme.

¹⁵ Cf. *Fabliaux érotiques. Textes de jongleurs des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles*, Le Livre de poche, coll. Lettres gothiques, 1992, p. 197.

¹⁶ André Tissier, *Farces du Moyen Age*, Flammarion 1984.

¹⁷ L'antiféminisme était un thème fréquemment exploité au moyen âge, c.f. Daniel Poirion, *Précis de littérature française du Moyen Age*, préc. p. 208.

¹⁸ Béroul, *Tristan et Yseut*, Folio classique, 1989.

¹⁹ On lui dit de parler moins et il se tait complètement, on lui dit de secourir les dames et il le fait de manière abusive....

²⁰ On songe à l'éducation exclusivement religieuse qui est dispensée à certains enfants et qui s'apparente à un lavage de cerveau.

²¹ Saint Thomas D'Aquin vécu de 1225 à 1274, c.f. Franck Lestringant et Michel Zink (sous la direction de), *Histoire de la France littéraire, Naissances et Renaissances*, PUF, 2006, p. 247 et s.

l'homme politique fonde-t-il souvent son action et ses choix sur les leçons qu'il retire du récit de l'historien et en ce sens, il croit à la vérité scientifique de ce discours.

Toutefois, il ne faut pas sous-estimer l'honnêteté ni la lucidité des historiens quant à leurs propres limites, car ils sont une majorité à reconnaître la relativité de leur expertise, à s'intéresser aussi à l'histoire des mentalités et ils font bien la différence entre les événements supposés et les événements supposés avérés.

CONCLUSION

De plus en plus, les historiens s'attachent à faire l'histoire des représentations, même si, à travers cette forme d'histoire, ils conservent l'espoir de retracer et de retrouver une part essentielle du réel. Ils savent qu'en travaillant sur les multiples interprétations humaines, on décrit plus sûrement le réel qu'en cherchant à l'atteindre de front. Dans la mesure où celui qui s'intéresse au passé, fût-il aussi lointain que le moyen âge, garde à l'esprit le caractère relatif de l'histoire en tant que discipline, son étude lui sera d'une utilité considérable, non seulement pour comprendre et apprécier les œuvres et les événements du temps révolu, mais pour comprendre et éclairer bien des événements du temps présent et peut être s'éviter des désagréments car, comme le soulignait le médiéviste Marc Bloch, « celui qui ignore son passé est condamné à le revivre ».

BIBLIOGRAPHIE

Anne Armand, *Moyen Age, XVI^e siècle*, Itinéraires Littéraires, Hatier, 1988.

Béroul, *Tristan et Yseut*, Folio classique, 1989.

Anne Berthelot et François Cornilliat, *Littérature, moyen âge, XVI^e siècle*, Nathan, 1988.

Chrétien de Troyes, œuvres complètes, Gallimard, coll. La Pléiade, 1994.

Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du graal*, Flammarion, 1997.

Fabliaux érotiques. Textes de jongleurs des XII^e et XIII^e siècles, Le Livre de poche, coll. Lettres gothiques, 1992.

Jean-Philippe Genet, *Le monde au Moyen Age*, Hachette, 1991.

Franck Lestringant et Michel Zink (sous la direction de), *Histoire de la France littéraire, Naissances et Renaissances*, PUF, 2006.

Daniel Poirion (sous la direction de), *Précis de littérature française du Moyen Age*, Presses Universitaires de France, 1983.

V.-L. Saulnier, *La littérature française du moyen âge*, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je, 1962.

André Tissier, *Farces du Moyen Age*, Flammarion 1984.

Internet :

Le procès de Jeanne d'Arc, lycos.fr/abbayestbenoit/jeanne, consulté le 7 novembre 2007.

Presse :

Dossier La Bible et le Coran, 48 pages pour éclairer les déchirements de notre histoire et les enjeux d'aujourd'hui, Le Nouvel Observateur, 25 décembre 2003 – 7 janvier 2004.